Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 119 (1974)
Heft: 6

Artikel: Discipline et humanité
Autor: Aubert, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343872

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Discipline et humanité

Le problème de la discipline a été envisagé trop souvent dans la seule perspective de l'efficacité militaire. Bien sûr que c'est là son but le plus important. Mais il ne faut pas oublier que la discipline militaire a aussi pour but de protéger l'homme contre lui-même et de l'aider à conserver sa dignité, son humanité dans les circonstances de crise. Des chefs particulièrement soucieux de mener la guerre en en limitant les horreurs, comme les anciens rois de Suède et plus tard le général Dufour, étaient aussi des chefs particulièrement stricts sur le chapitre de la discipline, et ils savaient pourquoi.

A notre époque où la discipline est regardée de plus en plus comme une chicane, voire une mutilation morale, et où, simultanément, le passé et ses leçons sont ignorés toujours davantage, un effort de renouvellement dans la conception et la présentation de cette question majeure s'impose, surtout auprès des jeunes cadres. Il est bon notamment de prendre conscience des aspects suivants:

Dans notre armée, l'assouplissement de certaines formes traditionnelles a eu quelques effets très positifs. Malheureusement, beaucoup comprennent mal le problème, rêvent d'une sorte d'armée de boy-scouts ou de contemporains. Un « bon esprit » tel qu'on le rencontre souvent dans les conditions ordinaires de la paix est bien fragile s'il n'est pas soutenu par les habitudes, les réflexes d'une discipline profondément intériorisée. Le recours exclusif à des motivations cérébrales ou affectives supposerait que le baromètre du moral puisse rester toujours au beau fixe. Or, contrairement à une discipline civile, la discipline militaire ne vise pas seulement à ce que les choses marchent le moins mal possible en temps normal. *Elle doit être avant tout une armature pour temps de crise qui permettra de ne pas flancher alors même que toutes les circonstances seraient contraires.* Or une guerre nouvelle mettrait plus encore que les précédentes les nerfs et les forces morales de l'homme à rude contribution.

La discipline reste bien sûr, pour une guerre moderne comme pour les guerres du passé, une condition fondamentale d'efficacité. Mais elle

est aussi la condition première d'un bon moral, rien n'étant plus démoralisant que la gabegie.

L'expérience montre que, dans des circonstances critiques, si la discipline flanche, la camaraderie flanche encore davantage chez la majorité des hommes et une sorte de loi de la jungle finit par s'imposer et par se substituer à la solidarité la plus élémentaire.

C'est quand l'homme n'est plus maître de son corps et de ses nerfs qu'il se met à douter de tout, même de ce qui lui tient le plus à cœur en temps normal. Là aussi, il lui faut l'armature d'une forte discipline pour le retenir de renier momentanément, mais irrémédiablement les lignes de conduite qu'il s'est fixées.

Certains régimes se servent de la discipline pour commettre des atrocités sur une grande échelle et pour dégrader l'homme. Certains chefs isolés ont pu aussi, même chez nous, utiliser la discipline pour avilir des hommes ou pour se faciliter des attitudes ou des actes condamnables. Il y a là une monstrueuse perversion du bon usage de la discipline qui, dans des régimes normaux, vise exactement le contraire: défendre l'homme contre sa part démoniaque.

Les exemples ne manquent pas d'êtres humains qui quittent leur état normal et se montrent grossiers, vulgaires, voire brutaux parce qu'ils sont en masse, ne se sentent plus contrôlés, peuvent profiter de l'anonymat de l'uniforme ou sont simplement fatigués.

Bien des gens, qui sont de braves gens quand ils sont piétons, semblent changer de personnalité dès qu'ils sont à un volant (infantilisme, agressivité, etc...) . La guerre, évidemment, risque de les changer bien davantage encore. Une discipline forte dès le temps de paix pourra prévenir des dégradations trop radicales.

En cas de guerre, nous n'aurions pas seulement à défendre notre pays et son intégrité territoriale. Nous aurions aussi à défendre certaines valeurs, une certaine conception de l'homme et du respect auquel il a droit. Il serait grave que nous démentions cette image de l'homme par notre façon de nous battre, de vivre avec nos camarades et nos civils, de traiter les prisonniers et les blessés ennemis. Affronter la terrible épreuve de la guerre et rester un homme demande d'abord une haute qualité spirituelle personnelle; elle demande aussi une très forte discipline collective et des automatismes qui nous protègent contre la bête sommeillant en chacun de nous. Défendre le combattant (de tout grade)

contre lui-même et lui permettre de conserver sa dignité d'homme dans les circonstances les plus critiques, voilà à quoi peut contribuer une bonne discipline dans sa fonction la plus noble.

UN PEU D'HISTOIRE

Nous avons perdu conscience de ce que nous devons à la discipline militaire moderne. Elle nous paraît souvent tâtillonne, formaliste, inutile. Nous sommes indignés à juste titre de l'usage que certains chefs ou certains régimes en ont fait pour industrialiser la violence ou conditionner les hommes vers l'abandon de leur dignité (le nazisme est loin d'être le seul exemple): une des raisons d'être de notre armée est d'ailleurs de nous préserver de tels régimes!

Pourtant la comparaison avec des époques où la discipline militaire moderne n'existait pas encore (ou bien a été négligée) fera comprendre tout ce dont elle peut nous protéger.

Le chef de bande

Avant la discipline militaire telle qu'elle apparaît dans les temps modernes, le chef est réduit le plus souvent à défendre son autorité par des alternances de concessions, de dissimulations, de ruses et de brutalités. L'histoire bien connue du vase de Soissons (fin Ve s.) en est un exemple. Clovis voulut reprendre à l'un de ses guerriers pillards, pour le rendre au clergé, un vase de prix volé dans une église. Le guerrier préféra briser le vase dans les mains mêmes de son roi plutôt que de s'en laisser déposséder. Grégoire de Tours raconte ainsi la suite: « Le roi cacha l'outrage sous une patiente douceur... Un an s'étant passé, Clovis fit assembler toutes ses bandes pour la revue du mois de mars, chacun devant y montrer ses armes tenues en bon état. Comme il s'apprêtait à faire le tour des rangs, il vint à celui qui avait frappé le vase et lui dit: « Nul autre n'a d'armes aussi mal tenues que les tiennes; ta lance, ton épée, ta hache, rien n'est en état. » Et, saisissant la hache, il la jette à terre. Le guerrier s'étant incliné pour la ramasser, le roi leva la sienne à deux mains et la lui enfonça dans le crâne en disant: « Ainsi as-tu fait au vase de Soissons! » Il parvint de la sorte à inspirer à tous une grande crainte. »

Jusqu'à la guerre de Trente Ans (première moitié du XVIIe s.) le passage d'une armée est généralement marqué par « d'effroyables excès, des actes

de vandalisme, de rapine et de cruauté » qui rendent les soldats aussi redoutables aux populations amies qu'aux populations ennemies. « Quand les soldats victorieux étaient livrés à eux-mêmes, les suites du combat étaient souvent plus effroyables que le combat lui-même.

Les atrocités aux dépens d'innocents non-combattants, le massacre de prisonniers étaient des sous-produits de la guerre » (John Nef, *La Guerre et le Progrès humain*, p. 192). On tente de maintenir un minimum de discipline par des moyens extrêmes: bastonnade, potence, supplice de la roue sont des châtiments quasi quotidiens, mais le résultat reste très relatif et les chefs sont obligés de fermer les yeux sur une série d'abus criants (voir notamment *Histoire universelle des armées*, tome II, et *Simplicius Simplicissimus*, de Grimmelshausen, vétéran de la guerre de Trente Ans).

Chevalerie et armées nationales

Les milices nationales ou locales, plus disciplinées et animées d'un meilleurs esprit, furent ainsi plus redoutables à leurs ennemis et moins aux populations civiles que les armées ordinaires. Quant à l'esprit chevaleresque, là où il se manifestera, il pourra rendre la guerre plus humaine, mais il s'accompagnera d'une incroyable indiscipline. Ainsi, à la bataille de Crécy (26 août 1346), l'armée française supérieure en nombre et en courage va être écrasée par une armée anglaise nationale, simplement disciplinée. Face à ces troupes solidement installées, les chevaliers français se bousculent pour être au premier rang au lieu de se placer selon les ordres des maréchaux. Et comme leur propre infanterie les gêne, ils la chargent pour déblayer le terrain: « Tuez toute cette ribandaille, cria le roi de France en désignant ses propres fantassins, ils nous encombrent et tiennent la voie sans raison. » Les charges désordonnées, d'une bravoure folle, qui suivirent n'aboutirent qu'à une catastrophe.

La création de la discipline moderne

Prolongement de la discipline existant déjà au moyen âge dans les milices nationales, elle sera favorisée par un certain nombre de chefs conscients de leurs responsabilités et hommes de cœur. Dès le XVIe siècle, bien des régiments suisses au service de l'étranger frappent par leur

tenue et leur discipline; le Français Michel de Castelnau raconte que, quand le duc de Guise s'empara de Rouen en 1563, lors des guerres de religion, il interdit que la ville fût livrée au pillage; peine perdue: seuls les Suisses obéirent!

Mais la création de la discipline moderne fut surtout l'ouvrage des rois de Suède. Elle se caractérisa simultanément par des exigences beaucoup plus strictes dans tous les aspects du service et par un adoucissement et une humanisation des peines. Un autre caractère était la grande indépendance du chef qui ne se laissait plus devenir prisonnier des défaillances morales de ses troupes et prenait assez de distance pour pratiquer intégralement la justice. De fortes convictions communes, un sens à la fois religieux et national donné à leur action achevèrent de rendre les Suédois invincibles tant que vécut Gustave-Adolphe. Son contemporain Richelieu a écrit de lui ce qui suit: « Le roi de Suède tenait son armée en une telle discipline qu'il semblait qu'ils vécussent chacun chez soi, non chez des hôtes étrangers; leur courage ne s'exerçait que contre leurs ennemis... Quant à la personne de ce roi, on ne voyait en ses actions qu'une sévérité inexorable envers les moindres excès des siens, une douceur extraordinaire envers les peuples et une justice exacte en toute occasion, ce qui lui conciliait l'amour de tous ceux qui le voyaient, et l'épandait au loin en tous ceux qui oyaient parler de lui, et ce d'autant plus que l'armée de l'Empereur déréglée, insolente, désobéissante à ses chefs, outrageuse envers le peuple, faisait éclater davantage la vertu de leur ennemi (*Mémoires de Richelieu*, tome VIII). »

Au XVIIIe siècle, la bonne tenue des armées est générale dans les deux sens du terme: uniformes soignés, service impeccable, respect scrupuleux des formes, alignements et manœuvres irréprochables, mais aussi comportement constamment maîtrisé et même chevaleresque envers l'ennemi ou le civil. C'est l'époque du « Messieurs les Anglais, tirez les premiers », des prisonniers auxquels on rend les honneurs en les faisant défiler avec leurs armes et parfois en les libérant sur parole. « La discipline supprime les anciens désordres tout en adoucissant les moyens de répression » (colonel Druène, *Histoire universelle des armées*, tome III). Le résultat est d'autant plus remarquable que les soldats sont recrutés généralement dans la lie de la population (avec de nombreuses exceptions, il est vrai, comme certains corps français et les régiments suisses). Il semble bien que, malgré toutes les défaillances de la nature humaine,

le XVIIIe siècle ait été celui où la guerre a été faite avec le moins d'inhumanité en même temps que celui où la discipline a été la plus stricte. Décidément, les deux choses sont liées.

La Révolution française et l'Empire

Epoque libertaire, remettant bien des choses en question, époque où par exemple un certain nombre d'extrémistes (Marat, les« Enragés ») semblaient déjà croire que la libération de l'homme passe par le débraillé vestimentaire; époque aussi où les excès du désordre appelaient des réactions autoritaristes ou césariennes qui ne valaient guère mieux: voilà qui nous met en pays de connaissances.

Les historiens s'accordent à dire que, dans un tel climat, la discipline fut d'abord catastrophique. « Les premiers volontaires, partis au front en révolutionnaires, revinrent en mutins » (Stegemann, *La Guerre à travers les siècles*). Les premières troupes de la France nouvelle, au premier contact avec l'ennemi, se débandaient, non sans massacrer certains de leurs officiers qu'ils accusaient d'être responsables du désordre. Les désertions étaient nombreuses et beaucoup de volontaires rentraient chez eux quand ils en avaient assez. On estimait conforme à la liberté de les laisser faire. Les premiers essais de démocratisation de l'armée (les soldats élisaient leurs officiers!) ne semblent pas avoir donné de résultats bien brillants.

Bientôt, sous l'impulsion de Carnot, on réussit à créer une véritable armée de ces troupes « issues de défaites, de razzias et de mutineries » (Stegemann). On chercha à rétablir la discipline en fusillant ou guillotinant pas mal de monde et jusqu'à des soldats de 16 ans, souvent pour des peccadilles: comme toujours, on est acculé aux mesures extrêmes faute d'avoir su établir d'emblée une discipline normale.

Mais les armées de la Révolution restèrent essentiellement fortes de leur supériorité numérique, de leur enthousiasme révolutionnaire et de l'attachement à des généraux dont certains furent de très nobles figures (Hoche, Marceau), d'autres des reîtres pillards comme Masséna, mais qui tous surent renouveler la tactique et l'offensive d'une façon qui décontenança l'adversaire. Leur comportement général demeura critiquable; « juges du civisme de leurs chefs », ils furent souvent mutins ou séditieux. Le désordre du ravitaillement, les soldes non payées, la malhonnêteté des fournisseurs entretinrent l'indiscipline. L'honnête

Marceau s'en indigna: « L'esprit de pillage et d'insubordination est porté à son comble » écrit-il; mais il ne peut que se lamenter... et se résigner (Maréchal Franchet d'Espérey, dans Hanotaux, *Histoire de la Nation française*, tome VIII).

Jean-René Bory a souligné le comportement ignoble des Français en Suisse en 1798 et 1799. Le massacre des prisonniers de Jaffa, que nous raconterons plus loin, illustre également les conséquences abjectes que peuvent avoir l'autorité insuffisante d'un chef et une discipline qui flanche.

L'historien Albert Malet (*Révolution, Empire, XIX*e *siècle*, par Malet et Isaac) juge ainsi, du point de vue qui nous intéresse, l'armée impériale de Napoléon qui succéda à celle de la Révolution: « Il ne faut pas se représenter l'armée impériale comme une armée modèle. Point disciplinés, sauf au feu, les soldats étaient souvent insolents avec leurs officiers. En route, beaucoup abandonnaient leur corps pour marauder, contraints d'ailleurs de le faire par l'insuffisance du ravitaillement. En 1805, dans l'armée de Masséna, certains régiments tombèrent à 80 hommes par suite des désertions... L'ivresse, les orgies, le pillage furent constamment la plaie de cette armée. Les grands chefs donnaient l'exemple, tels Masséna, Murat, Soult. » Ces défauts rendirent plus cruelles encore les souffrances de la retraite de Russie (voir plus loin).

Le massacre des prisonniers de Jaffa

Après avoir occupé l'Egypte, le général Bonaparte marcha sur la Syrie. Le 6 mars 1799, la ville de Jaffa « fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le massacre fut horrible; le général Bonaparte envoya ses aides de camp, Beauharnais et Croisier, pour apaiser, autant qu'il leur serait possible, la fureur du soldat... » 4000 hommes de la garnison qui tenaient encore un quartier de la ville consentirent à se rendre contre la promesse d'avoir la vie sauve. Mais il fallut prélever sur les provisions déjà maigres de l'armée pour les nourrir. « Le jour suivant arrivèrent sur le soir les rapports journaliers des généraux de division. Il n'était question que de l'insuffisance des rations, des plaintes des soldats, de leurs murmures et de leur mécontentement de voir leur pain donné à des ennemis. Tous ces rapports étaient alarmants. On allait jusqu'à faire craindre une révolte, que l'on justifiait par la gravité des circonstances. » L'insuffisante discipline des soldats et l'importance des risques amenèrent

Bonaparte à ordonner le massacre de tous les prisonniers, malgré la parole donnée par ses aides de camp (les passages cités sont tirés des *Mémoires* de Bourrienne, qui était aux côtés de Bonaparte durant ces journées).

Campagne et retraite de Russie (1812) d'après les souvenirs du général comte de Ségur

L'arrivée de la Grande Armée à Moscou fut suivie d'un gigantesque incendie. Le pillage éclata: « Tous se précipitent, soldats d'élite, officiers même. Les chefs sont obligés de fermer les yeux... L'empereur voir son armée entière dispersée dans la ville. Sa marche est embarrassée par une longue file de maraudeurs qui vont au butin ou qui en reviennent, par des rassemblement tumultueux de soldats... »

Privé de vivres en suffisance pour y passer l'hiver, Napoléon décide de quitter Moscou. Le froid et les privations font tourner la retraite en désastre. Tandis que certains corps bien tenus échappent à la désagrégation, le reste n'est bientôt plus qu'une cohue. Voici une scène de distribution d'un ravitaillement insuffisant: « Il fallut des efforts inouïs pour empêcher les détachements des différents corps de s'entre-tuer aux portes des magasins; puis, quand après de longues formalités ces misérables vivres étaient délivrés, les soldats refusaient de les porter à leurs régiments, ils se jetaient sur les sacs, en arrachaient quelques livres de farine, et s'allaient cacher pour les dévorer; il en fut de même pour l'eau-de-vie. Le lendemain, on trouva les maisons pleines de cadavres de ces infortunés. »

Le passage de la Bérésina fut l'heure de vérité, celle des « cœurs mis à nu », des « actions infâmes et des actions sublimes ». C'est ainsi que les pontonniers du général Eblé travaillèrent 24 heures dans l'eau glacée du fleuve, en moururent pour la plupart, mais deux ponts furent construits et le gros de l'armée put passer. C'est ainsi qu'une série de régiments, dont les régiments suisses, se sacrifièrent pour assurer la sécurité du passage. Ils subirent des pertes effroyables (un régiment suisse fut réduit à une douzaine de survivants), mais les Russes furent maintenus à bonne distance des ponts. En revanche, d'effroyables bousculades ont lieu à l'entrée des ponts. Redonnons la parole à Ségur: « Une masse profonde, large et confuse d'hommes, de chevaux, de chariots assiégeaient l'étroite entrée des ponts qu'elle débordait. Les premiers, poussés

par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et les pontonniers ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que charriait la Bérésina »... « Suivant leurs différents caractères, les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leur voiture un chemin plus cruel encore... ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. » Un pont ayant rompu, tous se dirigent en désordre vers l'autre pont, culbutés, écrasés par leurs camarades ou par les caissons. « Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis. » Finalement « la nuit, la faim, la chute d'une foule d'officiers, la perte des bagages laissés de l'autre côté du fleuve, l'exemple de tant de fuyards, celui, bien plus rebutant, des blessés qu'on abandonnait sur les deux rives, et qui se roulaient de désespoir sur une neige ensanglantée, tout enfin les avait désorganisés... ».

Dès lors « les meilleurs ne se respectèrent plus eux-mêmes », « le découragement n'eut plus de juges », «plus de fraternité d'armes! » « Une nature âpre et barbare semblait leur avoir communiqué sa fureur: tels que des sauvages, les plus forts dépouillaient les plus faibles... Le plus grand nombre conserva assez de force morale pour chercher son salut sans nuire, mais c'était là le dernier effort de leur vertu. »

A Vilna, capitale de la Lituanie, « il y avait quarante jours de farine et de pain et trente-six jours de viande pour cent mille hommes ». Mais l'indiscipline et la confusion étaient telles qu'on n'osa pas en organiser la distribution. « On laissa plusieurs heures nos malheureux compagnons d'armes mourir de faim devant ces grand amas de vivres, dont l'ennemi s'empara le lendemain. »

XIXe et XXe siècles

La Révolution et l'Empire constituent une période pleine d'enseignements pour notre temps qu'elle annonce et prépare. Libertaire puis dictatoriale, époque de rupture et de remise en question, condamnant les valeurs comme les abus du passé, la sagesse comme les préjugés de la tradition, elle voulut libérer l'homme, redressa bien des torts, créa des droits nouveaux, mais engendra un supplément de violences et de guerres

dont nous ne sommes pas encore sortis. Mère du libéralisme comme du despotisme moderne, éducatrice ou démagogue, créatrice de prises de conscience et de tyrannies nouvelles, elle va donner à l'homme un sens plus exigeant de sa dignité tout en ouvrant la porte à toutes les aventures et à toutes les ignominies.

Pas étonnant donc si, dans le domaine qui nous concerne, le XIXe et le XXe siècles verront le meilleur et le pire, et parfois simultanément (Rommel et Eichmann!). Les passions nationalistes, puis idéologiques, réveilleront la bête humaine, mais le rétablissement de la discipline, le retour à certaines traditions, la valeur spirituelle de certains chefs, de certains hommes influents et parfois de certains peuples permettront souvent de la dominer. Avant les excès des guerres coloniales et les horreurs des totalitarismes, la Croix-Rouge sera créée, avec de nouvelles conventions et de nouveaux droits de la guerre qui adouciront les souffrances des combattants, mais nécessiteront en même temps un affermissement de la discipline pour être appliqués. L'action personnelle du Général Dufour lors de la guerre du Sonderbund est dans toutes les mémoires: « Je vous recommande par-dessus tout la discipline comme le plus grand de vos devoirs »...

« Soldats, il faut sortir de cette lutte non seulement victorieux, mais encore sans reproche ». L'absence de passion et l'humaine fermeté avec lesquelles il sut conduire les opérations firent de cette guerre (antérieure de peu à l'affreuse guerre de Sécession dont les conditions politiques étaient très comparables) une vraie guerre-miracle.

ÉTATS DE CRISE

Au contraire de la discipline civile, la discipline militaire ne saurait se contenter d'exigences dont l'utilité est évidente à chacun. Une discipline se rapprochant de la discipline civile ou se relâchant sur certains points peut éventuellement suffire à une armée bénéficiant d'une grande supériorité (numérique, tactique ou technique par exemple), ou bien combattant dans des conditions psychologiques continuellement stimulantes (armée française à certaines périodes de la Révolution et de l'Empire, armée israélienne — mais même de telles armées n'ont pas pu longtemps ou pas voulu s'en contenter!). Une expérience séculaire montre que la majorité des combattants risque de flancher si elle n'a pas été rompue

dès le temps de paix au respect, voire au culte de certains symboles et de certaines formes dont le sens est injustifiable sur le plan de la logique pure, dont les esprits forts peuvent sourire, mais dont l'étude de la guerre prouve l'armature morale qu'ils constituent, surtout dans les états de crise, pour l'obéissance au devoir et le respect de soi-même. Précisons que, comme les rites religieux ou les formes de politesse, ils ont une large part de contingence et peuvent varier à l'infini, être par exemple anté- ou post-oswaldiens! L'essentiel est qu'ils existent et que l'on n'oublie jamais que les hommes sont des êtres de chair et de sang.

Patton redresse une situation

En Tunisie, le IIe Corps venait de subir la défaite de Kasserine, une des pires débâcles subies par les troupes américaines durant la Deuxième Guerre mondiale. Le commandement supérieur jugea les troupes de ce CA « moralement et physiquement faibles, décevantes et très novices », limogea leur général et le remplaça par Patton. Patton ne disposait guère de plus d'une semaine pour redresser moralement son CA, car il devait être prêt ensuite à être réengagé. Le traitement de choc qu'il administra à ses hommes pour leur faire prendre conscience qu'ils étaient des soldats consista essentiellement à se montrer draconien pour la tenue et à exiger de tout le monde (y compris les infirmières) le port du casque à tout instant et en toute occasion. « Chaque fois qu'un soldat faisait son nœud de cravate, écrivit le général Bradley (en ne sachant trop s'il devait louer ou blâmer le règne du cirage et de la pâte à astiquer de Patton), chaque fois qu'il lace ses guêtres et qu'il serre la jugulaire de son lourd casque d'acier, il se rappelle obligatoirement que Patton est venu commander le IIe Corps et que les jours d'avant Kasserine sont révolus... ». D'abord fort mécontents, soldats et officiers perdirent leur mollesse, Eisenhower venu en inspection jugea le résultat miraculeux, et ce qui valut bien mieux que le jugement d'Eisenhower, les rudes combats qui n'eurent lieu que quelques jours plus tard montrèrent que le IIe Corps était devenu un Corps d'élite (d'après Ladislas Farago, *Patton*, Stock 1963).

Réactions de soldats

Les récits de guerre montrent que bien des soldats ressentent comme une sécurité, dans les circonstances critiques, le respect de certaines formes militaires. Lors de la débâcle finale sur le front russe, tandis que tout

se trouvait disloqué et que les Allemands en retraite étaient parfois coupés de leurs unités et pratiquement sans chefs, Guy Sajer (dans *Un Soldat oublié*) raconte à propos du casque : « Beaucoup avaient abandonné le lourd couvre-chef, mais Halls (son meilleur ami) prétendait que c'était la dernière chose qui l'identifiait encore à l'armée allemande et qu'il fallait, en ces heures terribles, persister à rester un soldat plutôt que de sombrer dans la clochardise... Son casque semblait définitivement rivé à sa tête. » Plus tard : « Un officier nous hèle. Il nous fait même former un petit rang misérable et commande un garde-à-vous. Cet ordre, qui nous fouaillait bien souvent par le passé, nous arrive presque comme un baume. Il est rassurant. » Quand tout pousse au débraillé moral, la réaction doit commencer par un refus du débraillé physique.

Les conditions terribles de la guerre

Elles sont inimaginables pour qui ne l'a pas subie. Elles sont aggravées par la faim, la soif, l'inconfort, et surtout la fatigue qui va jusqu'à faire disparaître l'instinct de conservation et provoque des hallucinations. Les yeux exorbités, dont le liquide protecteur épaissit et gèle, fixent obstinément le panorama spectral. Rien n'est encore visible. Pourtant les uns et les autres annoncent à tous moments : « Les voilà ! » (Sajer). En 1916, dans un régiment français abruti de fatigue, quelqu'un crie « aux armes » et tout le monde court en tous sens au risque de se tirer les uns sur les autres ou de s'embrocher : un mulet s'était détaché. En 1944, une unité allemande faisant halte dans une grande clairière à la fin de la nuit entend un, puis plusieurs coups de feu. On se met à tirer, on crie, le vacarme dure une demi-heure, quatre hommes et sept chevaux sont tués, il y a de nombreux blessés. Le commandant de compagnie réussit à mettre fin au tumulte : pas trace d'ennemi, mais le premier coup de feu a été tiré par une sentinelle qui a pris un arbuste pour un partisan russe. Les rumeurs sont crues d'autant plus qu'elles sont invraisemblables ou incontrôlables. La vue des premiers blessés et surtout l'odeur infecte des cadavres déchiquetés paralyse, la peur amplifie tout. Le bruit rend fou. Sous le pilonnage de l'artillerie russe « Lindberg, dans un état nerveux alarmant, tomba dans un long évanouissement qui lui permit d'ignorer l'enfer pendant un moment. Il en fut de même pour le Sudète qui, lui, se mit à trembler comme un possédé et à vomir pendant un temps interminable. La folie entrait dans notre groupe et gagnait rapidement

du terrain. Je vis, dans un demi-délire, un géant qui s'était appelé Halls à une autre époque bondir à sa mitrailleuse et tirer comme un forcené vers le ciel d'où continuaient à se déverser le feu et le fer. Je vis aussi le stabs (sous-officier), atteint d'une furie démentielle, frapper le sol à grands coups de poing puis rosser délibérément le dernier grenadier que l'on croyait lucide et qui fondit en larmes pour toute réaction » (Sajer).Lors de la percée de Sedan en mai 1940, un corps d'armée français lâcha prise en n'ayant perdu que 300 hommes, soit le 0,5 % de son effectif! Seulement il y avait les Stukas, dont les piqués affolèrent complètement les Français.

Mais les combattants s'accordent à dire que l'attente, avec l'incertitude qui l'accompagne, est encore la plus insuportable. « Seulement, à l'instant où le bombardement cesse, alors l'angoisse vous reprend. Ce silence! Silence monstrueux, hors nature...: le bruit vous protégeait à la façon dont vous protégeait la tranchée. Et une brusque envie de crier, de pleurer » (Montherlant, *Mors et Vita*).

C'est avec soulagement qu'on voit enfin surgir l'ennemi et parfois la peur disparaît à ce moment-là. Aussi va-t-on reprendre les hommes en main durant ces périodes d'attente. « Dans toutes les armées, c'est une recette contre certains flottements de faire exécuter le maniement d'armes aux soldats énervés par une attente meutrière » (colonel Druène). Si on ne les occupe pas, ils le font spontanément, ainsi que ces soldats russes maintenus en réserve à la bataille de Borodino et décrits par Tolstoï: « L'un s'occupait avec soin de serrer et de desserrer la coutine du fond de son casque, un autre, roulant de la terre glaise entre ses mains, s'en servait pour nettoyer sa baïonnette; celui-ci défaisait les courroies de son sac et les rebouclait, celui-là rabattait avec soin les revers de ses bottes qu'il ôtait et remettait tour à tour, quelques-uns tressaient la paille du champ. Tous semblaient absorbés par leurs occupations. On aurait dit qu'épuisés au moral, ils se retrempaient dans ces détails de la vie habituelle. » Dans de telles occasions, certains chefs procèdent à des inspections de détail. Les hommes trouvent cela mesquin, sont furieux, mais cela les empêche de penser à leur angoisse.

Les paniques sont fréquentes: en effet, comme l'avait déjà remarqué le professeur Gustave Le Bon avant la Première Guerre mondiale, la peur collective est loin d'être la somme des peurs individuelles; une collectivité réagit tout différemment de la façon dont réagirait chacun de

ses membres pris séparément pour le meilleur comme pour le pire, pour l'héroïsme comme pour la panique, pour la générosité comme pour la cruauté.

Antidotes

Le chef du Vercors raconte comment, au moment décisif et dans un secteur important, ses maquisards flanchèrent et lâchèrent ce qui faisait leur raison d'être (avec des propos tels que « D'ailleurs, les Anglais sont des salauds »). Il attribue cette dérobade au fait que ses maquisards n'avaient pas été rompus et drillés à la formation et à la discipline des armées ordinaires. « Malheur à la troupe qui, en temps de paix, n'a pas été imbue de l'esprit d'une discipline de fer. A la guerre, elle le paiera très cher » (capitaine Solovier). « Même bien organisée, l'armée est une foule. Dans les moments critiques, elle réagit comme n'importe quelle foule humaine et seule une discipline stricte peut l'empêcher de devenir une populace » (général Marshall). Il faut donc créer un certain nombre d'automatismes qui seront en période critique de vraies bouées de sauvetage. Il faut inculquer également ce à quoi Patton tenait par-dessus tout chez ses soldats: le respect de soi-même.

LA BÊTE HUMAINE

Lors de l'expédition en Chine opérée conjointement par des contingents de plusieurs Etats européens (1901), la lettre suivante fut écrite dont nous extrayons quelques fragments: « Cher Copain. J'ai reçu ta lettre qui m'a fait grand plaisir. Tu m'as dit que tu as rigolé quand tu as reçu la mienne. Ce n'est rien, ça... On rentrait dans les maisons chinoises: femmes, hommes, enfants, on traversait ça à coups de sabre. Moi, j'ai fait mieux que ça: j'ai pris un Chinois, je lui ai coupé les..., je les ai foutues par la gueule de sa femme... J'oubliais: un jour qu'on a été dans un village voisin pour pouvoir... avec une Chinoise, comme nous sommes arrivés, nous avons à moitié tué le Chinois à coups de trique, nous avons pris sa femme, nous l'avons déshabillée à poil... ».

Peut-être est-ce en souvenir d'incidents de ce genre que l'on trouve dans le règlement des troupes d'Ho-Chi-Minh: « Défendu aux soldats logés dans des maisons privées de circuler en désordre, de chanter ou de causer bruyamment, de prendre quoi que ce soit sans l'autorisation

des propriétaires... (Appliquer partout le principe): Gagnez l'affection, la confiance et l'estime de la population. »

Il y a peu de temps, dans un Etat d'Europe occidentale dont le régime se réclame des principes fondamentaux du respect de la personne humaine, de graves désordres amenèrent une intervention massive des forces de l'ordre, dont les nerfs furent mis à rude épreuve. Sur ce qui suivit, tant de témoignages du même genre se recoupent que, dans l'ensemble, leur vérité ne peut être mise en doute. Ils ont été retenus notamment pour montrer comment l'un des corps (que nous appellerons « police ») a su conserver, malgré l'extrême tension, une discipline et une correction que l'autre (que nous nommerons « gardiens de l'ordre ») n'a pas été capable de conserver.

Témoignage d'un professeur de 26 ans

Arrêté alors que je rentrais chez moi, j'ai été conduit au commissariat du quartier X. Dès l'entrée, la plupart des personnes interpellées, hommes ou femmes, adultes ou adolescents étaient frappés violemment à coups de pieds, poings, de matraques par des gardiens de l'ordre qui les injuriaient sans leur laisser la possibilité d'expliquer leur présence dans la rue. Les agents de police, soit consentants, soit empruntés, ne s'interposaient que très rarement. J'ai pu entendre un gradé tenir les propos suivants en s'adressant aux gardiens de l'ordre: « Messieurs, retenez vos hommes, je ne peux plus faire mon travail et calmez-vous, prenez un café. »

Sur une centaine de personnes enfermées là, très peu avaient été arrêtées au point chaud de la manifestation. En général, on les avait, comme moi, interpellées dans la rue sous prétexte de vérification d'identité.

Vers trois heures de l'après-midi, une compagnie de gardiens de l'ordre s'installe tout au long des barrières qui délimitaient le parcours menant de l'enclos à la salle où nous étions interrogés. Ils se rapprochèrent des barrières de sorte que le chemin fut le plus étroit possible. Ainsi, quand deux d'entre nous partaient de l'enclos, ils subissaient pendant une trentaine de mètres, soit des crachats, soit des coups de pieds au ventre ou à la figure et des coups de matraque...

Il a fallu l'intervention d'un gradé de la police, qui sortait justement au moment où un gardien de l'ordre donnait un violent coup de poing et qui les obligea à s'écarter des barrières.

Témoignage d'un lycéen de 18 ans gravement blessé, actuellement hospitalisé et qui a fait l'objet d'une tentative de noyade.

Acculé contre le parapet du pont, je montai dessus pour éviter un coup de matraque quand un gardien de l'ordre me dit: « Allez! saute. »

J'étais affolé et descendis de l'autre côté du parapet où j'avais repéré un étroit rebord où poser mes pieds. Mes doigts ne faisaient plus qu'un avec le réverbère derrière lequel j'essayais de protéger ma tête. Pour me faire lâcher prise, le gardien de l'ordre m'écrabouillait les mains à coups de matraque et répétait: « Saute, mais saute donc. »

Cela a bien duré une minute jusqu'à ce qu'un policier en civil, en me retenant par la manche de ma veste, me dît de repasser le parapet et qu'aucun mal ne me serait fait. Je n'ai d'ailleurs jamais été frappé en sa présence.

Un infirmier incarcéré au commissariat du quartier Y fait état de la scène suivante:

J'ai vu un flic dans le car prendre une épingle à nourrice et la planter dans les cuisses d'un jeune étudiant et même dans les parties. Celui-ci hurlait.

Trop d'autres cas sont connus, mais ils concernent soit des périodes de vraie guerre, soit des régimes avec lesquels nous ne voulons rien avoir de commun. En nous limitant à des êtres très proches et faits, finalement, de la même pâte humaine que nous, nous avons voulu souligner l'utilité qu'on peut avoir, dans des circonstances exceptionnelles, à être défendu contre soi-même.

Remarques finales

— Il y a des formes sans vie. Il n'y a pas de vie sans formes.

(Major François Schaller)

Pascal a fort bien dit: « L'homme n'est ni ange, ni bête. » Mais l'homme est un mélange de bête et d'ange, car il est formé d'un corps et d'une âme. Sous la pression de la souffrance, du danger, le corps a vite fait de prendre la première place et la bête domine l'ange. Les forces morales poussent l'âme à reconquérir sa supériorité jusqu'à faire dominer la bête par l'ange... Il est certain que l'ange aura des réactions d'autant plus faciles et rapides qu'il trouvera à son service les réflexes d'une éducation solide... Mais la guerre est une si dure épreuve qu'une institu-

tion supplémentaire s'impose pour développer ces forces, les adapter et même pour en créer de nouvelles... (général Debeney, commandant en 1918 de la première armée française, *La Guerre et les Hommes*, Plon 1937).

Il m'arrive souvent de penser à l'époque où, au sein de l'armée, la discipline n'était ni discutée ni discutable. J'y pense non pas comme l'adulte vieillissant penché complaisamment sur sa jeunesse, mais avec lucidité et inquiétude. Dans quel cerveau maladif a donc pu naître l'idée que la discipline est une atteinte à la dignité de l'homme?

Sans vouloir faire l'apologie de cette notion si allègrement foulée aux pieds de nos jours, j'affirme — et c'est l'évidence même — que s'astreindre à la discipline, c'est forger son caractère, acquérir la maîtrise de soi indispensable dans la vie, en définitive tout bénéfice pour qui accomplit avec simplicité l'acte d'obéissance. Source de joie aussi, car il y a plus de satisfaction à vaincre un obstacle qu'à s'y dérober, à surmonter les difficultés qu'à les voir s'effacer une à une sans avoir pu s'y mesurer.

L'actuelle et générale démission de l'autorité va très certainement à l'encontre des aspirations de la jeunesse toujours en quête de chefs ou d'appuis sûrs.

(Extrait d'un exposé du colonel H.-E. Parel, cdt rgt inf 8, le 2 novembre 1972, à l'issue du défilé de son régiment.)

Capitaine Edmond AUBERT